

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 1er SEPTEMBRE 1907

81ème Année.



THEATRE DE L'OPERA.

Si la Nouvelle-Orléans a grandi très sensiblement au cours des dernières années, et si elle s'est modernisée et peut être comptée aujourd'hui au nombre des grandes villes de l'Union Américaine, elle a conservé un peu de sa physionomie ancienne dans sa partie inférieure, c'est-à-dire, en deça de la rue de Canal.

Nombre de maisons de résidences ont échappé à la hache des démolisseurs, nombre d'édifices publics aussi, tels que la Cathédrale St Louis qui n'est pas ce qu'elle était tout d'abord, mais que nos ancêtres ont connu telle qu'elle est aujourd'hui; les deux palais de justice qui flanquent l'église; les maisons Pontalba de chaque côté de la square Jackson; l'Hôtel des Monnaies à une extrémité de l'avenue Esplanade; l'Hotel St Louis, qui menaçait ruines; et la théâtre de l'Opéra, à l'angle des rues Bourbon et Toulouse, théâtre dont nous publions plus haut le dessin.

C'est en 1850 que ce théâtre fut construit par M. Gallier et Esterbrook sur une plaque en marbre au fronton du vaste bâtiment se lisent les noms de ces messieurs.

Il y avait à l'époque le théâtre d'Orléans, à l'intersection des rues Orléans et Bourbon, qui était en vogue et sur la scène duquel bien des artistes célèbres s'étaient fait entendre. Des capitaines en nombre s'élevaient fièrement de doter la Nouvelle-Orléans d'un second théâtre, et ne reculerent devant aucune dépense pour que leur rêve passât tôt dans le domaine de la réalité. Oh, puissance de l'argent!

furent possédés leurs travaux, jamais n'éprouvèrent-ils la moindre inquiétude quant à la solidité de l'édifice après sa livraison.

Le théâtre de la rue Bourbon a vu se presser dans ses murs les plus grandes foules. Les bals qu'y donnaient nos sociétés carnavalesques, depuis un demi siècle bientôt, sont la preuve la plus éclatante de cette solidité. La salle du nouveau théâtre était une reproduction fidèle de celle de l'Opéra de Paris; parquet, parterre, loges, tout y était semblable, et son acoustique était parfaite.

Bien des années plus tard, l'Opéra subit quelques modifications à l'intérieur comme à l'extérieur; des changements d'un goût douteux accablèrent le nombre des places au parquet, mais les spectateurs y perdirent leur confort; la scène fut rasée et l'acoustique en souffrit; les décorations au plafond et aux murs d'une conception et d'une exécution heureuses, furent remplacées par des badigeons attirant plus l'œil.

Quelques lignes qui donneront une idée de l'important événement que fut l'ouverture de l'Opéra le 1er décembre 1859.

Et ce n'est pas sans tristesse que nous voyons notre plus beau théâtre fermé cette année, ce théâtre sur la scène duquel ont rayonné d'un si vil éblouissement d'étoiles du firmament artistique; ce théâtre qui, s'il fut témoin de bien des triomphes, valut aussi bien des soirées aimables à notre population, et toujours fit le fierté de la ville.

L'Opéra n'ouvrira pas ses portes cet hiver, et l'herbe croîtra sur le chemin qui y mène; *sunt lacrymae rerum.*

Théâtre de l'Opéra.

Abeille, 1er Décembre 1859.

Le théâtre de l'Opéra ouvre ses portes ce soir, pour la première fois, au public de la Nouvelle-Orléans.

Aussi, pour inaugurer cet événement, le directeur a-t-il voulu que la représentation s'élevât à la hauteur d'une solennité. Il a donc choisi *Guillaume Tell* pour faire les frais du spectacle, et l'immortel chef-d'œuvre de Rossini nous fournira l'occasion d'entendre Mlle Feitlinger, chanteuse légère; Mme Berthil Marchal, dogaron; M. Mathieu, premier ténor; M. Charles Petit, ténor léger; M. Melchisedec, baryton; M. Génibrel, première basse de grand opéra; et M. Vanloir, première basse d'opéra comique.

La nouvelle salle est vaste, mais la foule y sera compacte ce soir.

Inauguration du Théâtre de l'Opéra.

Abeille, 2 décembre 1859.

L'inauguration du Théâtre de l'Opéra a eu lieu hier soir. Dès après-midi des groupes de curieux

se formaient aux alentours de l'édifice, et bien avant le moment de l'ouverture des portes une foule compacte se pressait sous le porche.

Vers sept heures, la foule se portant de l'extérieur à l'intérieur, envahissait la salle et au moment du lever du rideau toutes les places étaient prises d'un coup au parterre. Les dames elles-mêmes, chose incroyable, avaient bravé le gothique préjugé qui les empêchait jadis d'assister aux représentations de débauche et appartenait le charme de leur présence à la solennité de la circonstance. Vue de l'orchestre, la nouvelle salle paraît garnie par des foudres de lumière, et effectue seule un spectacle des plus attrayants.

Enfin, l'heure attendue avec anxiété à sonné et bientôt la représentation commença. Nous n'avons pas l'intention de donner, à l'heure avancée de la nuit ou sous des feux, une appréciation complète de cette représentation.

Nous allons seulement indiquer à la hâte les principaux traits de la fête et constater l'immense succès des débutants.

Mme Feitlinger, chanteuse légère, est une charmante artiste qui se taillera bientôt une large place dans la faveur du public. Elle possède une très jolie voix et un beau talent de cantatrice. Elle dit avec goût et pose la note d'une façon remarquable. Son duo avec M. Mathieu, au deuxième acte, ou elle a mis beaucoup de délicatesse de couleur et du sentiment, a été vivement applaudi.

M. Mathieu, ténor, est pour nous un artiste d'un mérite immense: il dit le récitatif avec un ampleur magistral et fait passer chez l'auditeur l'émotion qu'il porte en lui. En un mot, il sent profondément et exprime de même. Il a dit toute cette partie sublime du trio: "mon père tu m'as dû maudire" avec un accent déchirant et plein de larmes.

M. Melchisedec, le baryton, possède le plus bel instrument que nous ayons entendu depuis longtemps. Sa voix est puissante, sonore, bien timbrée et très souple. Il a de la chaleur et exprime juste.

M. Charles Petit, ténor léger, a chanté avec une charmante voix, la délicieuse romance du 1er acte.

M. Génibrel, un enfant gâté de notre public, a été reçu avec plaisir, son talent est connu de tous.

Nous n'apprécierons pas la charmante dogaron Mme Berthil Marchal, dans un rôle aussi peu important que celui de Jemmy; pour cela nous attendrons une autre occasion. Ainsi ferons, nous pour le 2ème acte, M. Vanloir.

Ceci posé, disons un mot de l'ensemble. La représentation a marché d'un bout à l'autre avec un bon hour iouri. Les masses chorales ont déployé un ensemble remarquable, principalement dans les deux grandes finales du 1er et du 2ème acte. Le public aurait dû récompenser par ses bravos les efforts et le zèle de ces modestes artistes presque toujours oubliés. Nous en dirons autant de l'orchestre qui est puissant comme nombre et riche en solistes de talent.

DÉBUT D'ADÉLINA PATTI

Abeille, 21 décembre 1860.

Nous avons constaté, hier matin l'immense succès que Mlle Patti a obtenu dans *Lucia de*

Lamermoor—succès d'autant plus flatteur pour la jeune cantatrice que notre public se méfie à bon droit des réputations manufacturées dans les grandes villes du Nord et de l'Ouest, et qu'il était en conséquence assez peu disposé à l'indulgence à son endroit. Hatons-nous d'ajouter qu'il y a en elle l'étoffe d'une tragédienne lyrique et d'une cantatrice de premier ordre.

Nous attendrons, pour mieux assortir notre jugement sur cette artiste si pleine d'avenir, qu'elle se soit fait entendre une seconde fois dans le rôle de *Lucie*, qu'elle doit chanter de nouveau lundi. Cette représentation, nous n'en doutons pas, attirera une foule encore plus grande que la première, qui a valu à la direction la plus belle recette.

Notre feuilleton théâtral paraîtra jeudi prochain et s'occupera spécialement de Mlle Adélina Patti.

La Hardiesse de Blondin

Abeille, 25 août 1859.

Blondin, le célèbre acrobate, vient de traverser le Niagara sur la corde tendue avec un homme sur ses épaules.

Il exécuta d'abord mille tours de force à la grande joie des spectateurs.

Enfin, dit notre correspondant, après avoir pris quelque repos sur la rive canadienne, Blondin reparut bientôt à l'extrémité de la corde portant cette fois sur ses épaules son agent ordinaire, M. Henry Colcord. Ce Colcord, dont le nom semble prédire qu'il sera le col sur la corde, a fait preuve en cette circonstance d'une merveilleuse intrépidité. Carrément juché sur le dos de sa monture humaine, il lui avait passé les bras autour du cou, tandis qu'il appuyait les jambes sur le balancier. Pour être moins gêné dans ses mouvements, il était en bras de chemise; sa tête était couverte d'un chapeau de paille; Blondin était décoiffé; nous ne savons si Colcord avait fait son testament; quant à son compagnon, il doit être resté depuis longtemps à subir toutes les conséquences de ses témérités.

De temps à autre, Blondin s'arrêtait, Colcord descendait, et après quelques instants de repos, il remontait sur le dos de l'acrobate, et la marche continuait. Pendant ce temps on aurait pu croire que cette foule immense massée sur les rives de deux pays était pétrifiée, toute son attention étant absorbée par le spectacle de ces deux hommes peletonnés l'un sur l'autre, et glissant sur une longue corde à deux cents pieds au-dessus de la rivière, la plus profonde et la plus rapide du monde. Mais lorsque Blondin fut à la fin arrivé avec sa charge sur la rive américaine, les cris frénétiques poussés par vingt mille poitrines et auxquels d'enthousiastes mécaniciens ont mêlé les sifflements stridents de quinze locomotives, ont lutté avec la garde voix des cataclysmes voisins.

Blondin était haut en couleur, et paraissait fatigué; quant à Colcord quelque pâle, il ne donnait pas le moindre signe d'émotion.

Nouvelles du Mexique.

Détails sur l'exécution de Maximilien et de ses Généraux.

Sympathie du public

Abeille, 16 juillet 1867.

Fermeté de Maximilien.

Nous donnons ci-dessous de grande détail sur l'exécution de Maximilien, de Miramon et de Mejia. On verra par ces détails que nous n'avions rien dit de trop sur le courage moral et la valeur supérieure du seul homme qui pouvait sauver le Mexique, si le Mexique eût pu le comprendre. On verra aussi que Maximilien avait au Mexique un véritable parti national et le plus estimable de tous. Les démonstrations de douleur faites, sans crainte, par la population de Queretaro ne peuvent point laisser de doute à cet égard, et le discours prononcé par Maximilien, discours digne et noble, et que nous reconnaissons cette fois comme le sien, atteste un désintéressement et une pureté de vase et d'intentions qui devaient le mettre à l'abri de toute vengeance. Un homme qui a vécu ainsi et qui meurt ainsi, n'était pas un homme ordinaire, ni par la tête ni par le cœur, et ceux qui l'ont assassiné sont responsables de cet acte devant la civilisation et devant l'humanité entière.

La mort de Miramon et de Mejia est fort noble aussi: il ne pouvait en être autrement avec un tel compagnon d'infortune. Maximilien les grandissait et tous deux se sont montrés dignes de lui. C'est une correspondance adressée de San Luis de Potosi au Brownville *Ranchero* du 6, qui donne le récit douloureux qu'on va lire, récit qui à probablement fait le sujet des dépêches envoyées lundi soir par le câble de Napoléon.

Le 19 juin à 6 heures du matin, les troupes commandées par Escobedo, se sont formées à une courte distance de la ville, pour l'exécution de Maximilien et de ses généraux, les habitants de Queretaro arrivant par milliers pour assister aux derniers moments des hommes qu'ils aimaient. Il est sept heures; les cloches tintent et annoncent que les condamnés ont quitté leur prison pour la dernière fois et sont sur le chemin de leur exécution. Ils apparaissent bientôt armés dans des voitures, entourés d'une garde nombreuse, l'Empereur le premier, Miramon le second et Mejia le dernier.

Comme ils approchent, la foule fait entendre des sanglots convulsifs. Les voitures s'arrêtent et les prisonniers en descendant. Parmi les spectateurs vous pouvez à peine en découvrir un qui ne pleure pas. Des marques de mécontentement se voient. Maximilien, en mettant pied à terre, est saisi par le peuple. D'un pas facile, assuré, plein de grâce et de noblesse, Maximilien marche au lieu du supplice. Les condamnés sont mis simplement. Ils n'ont ni les mains liées ni les yeux bandés.

En prenant place, l'empereur parle d'un ton clair et ferme et sans bavard. Il paraît sentir sa situation. Il dit que, lorsque pour la première fois il reçut chez lui la députation mexicaine qui venait avec les lettres de créance lui offrir le gouvernement du pays, il refusa. Dans une seconde entrevue, la proposition fut faite de nouveau. Il répondit que s'il était convenu que la majorité pensât qu'il était de son intérêt de le mettre à la tête du gouvernement, il pourrait consentir.

Une autre députation alla le voir et lui apporta de nouveaux témoignages. Sur l'avis des puissances de l'Europe qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, il accepta l'invitation. Maximilien a été que le Cour qui l'a jugé en est le pouvoir. Son affaire était une affaire de bonne foi. Les nations du monde lui avaient engagé leur foi. Il n'aurait jamais fait ce qu'il a fait si ce n'est pour le bien du Mexique. Il espère que

son sang arrêtera l'effusion de sang de ce pays.

Miramon a parlé en lisant un papier. L'unique regret qu'il éprouvait en mourant était que si le parti libéral retenait le pouvoir, ses enfants seraient regardés comme ceux d'un traître.

Il leur a dit qu'il n'était point traître, mais qu'il avait toujours été opposé aux principes libéraux et avait toujours été contre le désordre dans le pays. Il mourait comme il avait vécu, en conservant, satisfait de mourir pour son pays. Ses actes verraient et la postérité jugerait s'il avait tort ou raison. Miramon a terminé son allocution en criant: "Vive l'empereur, vive le Mexique."

Mejia n'a pas fait de discours. Il a envoyé chercher Escobedo et a dit qu'il mourait pauvre, n'ayant jamais fait le moindre effort pour avoir de l'argent. Son seul avoir consistait en quelque quarante têtes de bétail dans les montagnes. Il a demandé que les marchands de Matamoros, auxquels il devait des sommes considérables, ne pressent pas trop sa femme et ses enfants pour être payés, quand ils auraient l'argent que leur avait laissé la bonté de l'empereur.

Après que Miramon eût cessé de parler, la garde se mit en ligne; les condamnés étaient placés. L'empereur appela le sergent, et tira de sa poche une poignée de pièces de \$20, il les lui donna en le priant de les diviser après sa mort entre ses compagnons, et lui demanda pour toute faveur de le viser au cœur.

L'officier donna le signal et les coups partirent. Le condamné tomba étendu sur le sol. L'empereur n'était pas encore mort.

Il eut une convulsion de muscles considérable. Cinq gardes furent appelés pour achever la victime, ce qu'ils firent en tirant au côté. Miramon et Mejia ont été tués par la première décharge, chacun ayant reçu quatre balles dans la poitrine. Un drap fut jeté sur l'Empereur par le docteur qui devait embaumer ses corps. Les corps furent ensuite enlevés par les amis respectifs. Les troupes retourneront à leur quartier.

Mais des milliers de personnes restèrent retenus là par une attraction extraordinaire.

Le pouvoir moteur auquel est due la mort de Maximilien ne pouvait avoir d'autre mobile qu'un mortel sentiment de vengeance. On s'efforça de pallier et de justifier cet acte en disant que c'était en représailles de la proclamation du 3 octobre, revêtue de la signature de Maximilien. N'est-il pas mieux valu pour les Mexicains que les autorités, dans l'intérêt de la paix, aient dispersé en centras la fan du ressentiment? N'aurait-elle pas à attendre les manifestations de la haine permanente des peuples. N'est-elle pas fait comme une déclaration de guerre aux bonnes opinions et à l'intelligence du genre humain?

Les nations comme les individus sont sujettes à des paroxysmes de passion, et alors le jugement n'existe plus. Elles payent souvent très cher des actes de barbarie et on les voit alors se ruiner dans la fange de l'humiliation et de la honte.

Cinquante-quatre officiers étrangers pris à Queretaro sont arrivés. Un ordre a été immédiatement lancé pour que certaines personnes bien connues comme sympathisant avec la cause impériale, leur fournissent des provisions, et tout de suite deux ou trois cent paniers de provisions des plus fines avec des vins de choix leur ont été envoyés, et les ancêtres les plus recherchés leur ont été données en prison. Chaque jour ces provisions qui seraient suffisantes pour 500 ou 600 hommes, ont été renouvelées, et chacun a semblé rivaliser de zèle pour leur fournir ce qu'il avait de mieux. La question n'est pas "enverrai-je?" mais bien "pourrai-je recevoir?"

Les prisonniers ont l'ordre de disposer de ce qu'ils reçoivent et sont forcés de donner aux soldats qui les gardent et aux pauvres qui rodent autour de la prison. On célébrait de grandes messes dans les églises. Des centaines de milliers de personnes s'y rendent. Les églises sont drapées de noir aussi bien que les maisons de la classe respectable qui paraît dans les rues en habits de deuil. Ces manifestations extérieures ne sont rien autre qu'un symptôme retenu d'un ressentiment profond. C'est la défiance de l'homme digne et innocent contre l'homme pervers et sans scrupule. Ceux qui étaient aveugles commencent à voir maintenant et en voyant ils s'efforcent de l'avenir.

Aujourd'hui l'épée de Maximilien a été présentée à Juárez par Escobedo, au palais du gouvernement.



M. JAMES GALLIER, JR.

L'emplacement fut choisi, un des points les plus centraux du quartier français; et bien vite après, M. Gallier Jnr, dont la haute compétence comme architecte était connue, soumit un plan qui fut accepté. Conformément au contrat conclu, M.M. Gallier et Esterbrook, les constructeurs, n'eurent que quelques mois pour bâtir le théâtre qu'ils livrèrent au jour convenu; et le 1er décembre 1859 l'Opéra ouvrait ses portes. Les constructeurs avaient un dédit de \$500 par jour; et si activement que